



L'HABITANT
DE LA
GUADELOUPE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Par M. MERCIER.

Nouvelle Édition corrigée.



A NEUCHATEL.

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

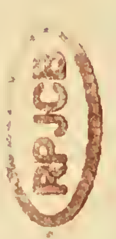
1786.

PERSONNAGES.

M. DORTIGNI, *financier.*
Madame DORTIGNI, *ſa femme.*
Madame MILVILLE, *veuve, ſœur de M. Dortigni.*
VANGLENNE, *couſin-germain de M. Dortigni.*
MULSON, *agent de change.*
BRIGITTE, *attachée à madame Milville.*

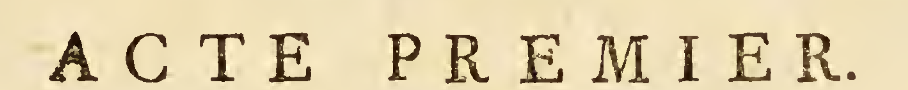
DEUX ENFANS *en bas âge.*
UN NOTAIRE.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La ſcene eſt à Paris.





L'HABITANT DE LA GUADELOUPE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

(*M. Dortigni eſt devant un ſecretaire couvert de papiers. Madame Dortigni en déshabillé & dans une chaiſe longue.*)

DORTIGNI.

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, Madame, je ne vous confierai plus mon argent.

Madame DORTIGNI.

Que vous êtes mauſſade !... Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, Madame.... entendez-vous ?

Madame DORTIGNI.

Vous ne riſquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis. Je jouerai avec Artémiſe : c'eſt la folle la plus étourdie.... Donnez-moi cent louis, vous dis-je, je vous réponds que j'en gagnerai mille, & nous ferons de moitié.

DORTIGNI.

A la bonne heure : choiſiſſez vos adverſaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réſervés, attentifs, qui obſervent tous les coups, faites la partie des têtes évaporées, des gens diſtraits..... Voilà les bons joueurs.

Madame DORTIGNI.

Oh ! laiſſez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, madame, il eſt temps que je vous faſſe une très-ſérieuſe réprimande ſur l'excès de vos dépenſes.

Madame DORTIGNI.

Mais, monſieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois, que je ne vous ai épouſé que pour écarter la gêne ſous laquelle j'étois avant de me marier ?

DORTIGNI.

Madame, je ne veux vous ravir aucun des privileges que donne l'état de femme mariée... Allez, courez, voyez le monde, recevez chez vous qui vous voudrez ; mais de grace, ménagez ma bourſe... C'eſt le point eſſentiel.

Madame DORTIGNI.

Votre extrême économie ne regarde que moi.... Et votre table, monſieur.... votre table ?

DORTIGNI.

N'en jouiſſez-vous pas, madame ?.... J'ai bien des raiſons pour me conduire comme je fais. On attire ainſi du monde, on prend un nom, un rang... Vous ſavez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires ſans mot dire à table qu'à la bourſe.... Mais vos parures, madame, cela eſt effroyable.

Madame DORTIGNI.

Parle-t-on de cela ?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes !

Madame DORTIGNI.

Il faut bien ſoutenir un luxe néceſſaire.

DORTIGNI.

Heureuſement que rien ne me rebute, & que pour augmenter ma fortune je ne trouve rien de difficile.

Madame DORTIGNI.

Je vous ſeconde de tout mon pouvoir.... Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis.... Lui avez-vous prêté ?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Avec caution, intérêts d'avance.

DORTIGNI.

Oui, madame, & qui plus eſt, nantiſſement. Je ſonge à tout.

Madame DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Point d'intendant, vous le ſavez : je fais valoir moi-même tout mon bien, & j'y veille avec la plus ſcrupuleuſe attention.... Mais à quoi ſert mon travail obſtiné, ſi vous continuez la dépenſe énorme ?....

Madame DORTIGNI.

En vérité Monſieur, vos reproches m'excedent....

DORTIGNI.

Eh bien parlons d'autre choſe. J'ai à vous conſulter ſur l'affaire importante du petit marquis.... Sur quelle tête placerons-nous l'argent ? Il a été décidé entre nous que ce ſeroit à fonds perdu.

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur, s'il vous plait.... Je le veux....

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

Madame DORTIGNI.

Ils ſont rares ; mais je vais vous en indiquer un qui me paroît devoir vivre cent ans. Plaçons ſur la tête de ce jeune duc.

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame ?

Madame DORTIGNI.

C'eſt que ce jeune duc eſt grand chaſſeur, fort ſot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, & n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-temps & en pleine ſanté.

DORTIGNI.

J'admire la juſteſſe de votre coup-d'œil.

Madame DORTIGNI.

C'eſt, vous dis je, un excellent tempérament, propre à ſervir de baſe ſolide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons : demain cinquante mille francs ſur la tête du jeune duc ; vous m'en répondez, madame.

Madame DORTIGNI.

Suivez toujours mes conſeils.... Ne hantez jamais que les riches, & point d'autres ; car dans le fond il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le ſais bien.

Madame DORTIGNI.

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, & vous moquer ensuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'est bien mon projet.

Madame DORTIGNI.

Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en regle, & surtout dans les plus petites choses ? les grandes se recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier ; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence.... Il y a des gens qui, dans l'effusion de leur ame, écrivent comme des étourdis tout ce qui leur vient en tête, font toutes sortes d'aveux. Ils paient cher leur franchise. Au bout de quinze ans une petite lettre, bien conservée, dont ils ne se souviennent seulement pas, sert de preuve contr'eux, & on les tient ainsi en respect.... Je garde tout, je numérote tout très-exactement.

Madame DORTIGNI.

Ainsi fait un homme d'ordre, qui lit dans l'avenir ; il veille sur tout ce qu'il écrit, & fait mettre à profit l'imprudence ou l'indiscrétion de ceux qui ne prévoient rien.

DORTIGNI.

Ma correspondance est suivie jour par jour, madame ; je vous assure. Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en revisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous ? elle date de près de seize ans ; elle est d'un mien cousin-germain, qui fut vers ce temps-là chercher la fortune ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

Madame DORTIGNI.

Et comment savez-vous qu'il est mort ?

DORTIGNI.

C'eſt qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

Madame DORTIGNI.

Oh ! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

C'étoit un de ces gens d'eſprit qui ne ſavent point gagner de quoi avoir du pain.

Madame DORTIGNI.

Grand eſptit, par ma foi !

DORTIGNI.

Il brilloit à Paris dans les ſociétés ; on citoit ſes bons mots, ſes ſaillies ; il ſe mêloit de faire des contes agréables, des petits vers ; on l'entendoit raiſonner ſur tout ; il dédaignoit la fortune, & puis il eſt mort de miſere.

Madame DORTIGNI.

Il me ſemble qu'il avoit aſſez de reſſemblance avec votre chere ſœur, qui ſe pique de connoître les livres & d'être au fait de la littérature... C'eſt ma ma bête. A propos, avez-vous de ſes nouvelles ?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux ; elle ne m'a rien fait demander, & je l'ai priſe au mot.

Madame DORTIGNI.

C'eſt une précieuſe, entendez-vous, & qui m'ennuie étrangement !

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus, & chacun de ſon côté me ſemble fort ſatisfait.... Ainſi.....

Madame DORTIGNI.

A ſon aiſe.... Elle a l'orgueil de vouloir paſſer pour une bonne mere, avec ſes deux marmots en bas âge, qu'elle mene par-tout. J'ai bien beſoin de cela, moi ! Elle ſemble dire : voyez comme je les éleve, comme je ne les perds pas de vue un ſeul inſtant !.... Vous ne faites pas de même, ma belle ſœur.... Oh ! on ne ſauroit y tenir... Dailleurs elle eſt d'un

d'un trifte ! d'un mélancolique ! foupirant toujours après fon époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de foupirer : le défunt ne lui a laiffé qu'une fortune très-modique ; mais elle l'a voulu. Je le lui avois prédit : j'eus beau lui dire dans le temps, il n'eft pas riche, ma fœur, prenez-garde ; c'eft bien le plus grand défaut qu'un homme puiffe avoir. Elle me répondoit : il eft aimable, il eft plein de droiture, il eft vertueux. Et avec cette belle tendreffe, & ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrieme étage ; & je ne fais pas même fi, pour fubfifter, elle n'eft pas obligée d'y travailler de fes doigts.

Madame DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces efprits avantageux qui croient en favoir plus que les gens fenfés ; qui affichent je ne fais quels fentimens ridicules ; qui ne font point cas des richeffes, comme s'il y avoit effectivement quelqu'autre chofe de réel dans le monde. Elle fait encore la fiere au milieu de fa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il eft vrai...

Madame DORTIGNI.

Oh bien, qu'elle étale fa dignité & toute fa philofophie chez elle.

SCENE II.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, un homme eft là qui attend depuis une demi-heure, & qui demande à vous parler de la part de M. de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne !.... Voilà du nouveau : eſt-ce bien ce nom-là ?... Voyez ſi vous ne vous ſeriez pas trompé. (*Le laquais ſort.*) C'eſt le nom du couſin ; mais il y a ſeize ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

Madame DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre eſprit qui voyage ſoudain en Amérique après votre très-éloigné couſin, parce que vous m'en avez parlé ! Mais n'y a-t-il pas trente noms qui ſe reſſemblent.

LE LAQUAIS.

Monſieur, cet homme dit qu'il a quelque choſe à vous communiquer de vive voix de la part de M. de Vanglenne, votre couſin-germain, qu'il a vu derniérement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh ! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il l'a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de ſa perſonne.... Cela m'étonne !...

Madame DORTIGNI.

Il n'eſt donc pas mort ?

DORTIGNI.

Je ne ſais, madame ; mais j'ai toujours des preſſentimens de tout ce qui doit m'arriver..... Faites entrer.... Parbleu ! je ſuis curieux....

SCENE III.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, VANGLENNE.

(*Vanglenne attend pour parler, que le domeſtique ſoit ſorti.*)

Madame DORTIGNI, *à part.*

AH, mon Dieu, quel meſſager ! qu'il eſt ſec !

DORTIGNI.

Monſieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ?

VANGLENNE.

Dieu ſoit loué, mon cher couſin ! que j'ai de joie à vous revoir ! M'auriez-vous entiérement oublié ?

DORTIGNI.

Quoi, monſieur..... Je ne vous remets pas.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne.... Je ſuis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me ſouviens, monſieur, d'avoir eu un parent de ce nom ; mais nous l'avons tous cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas ! & c'eſt moi.

DORTIGNI.

Il y a ſi long-temps, monſieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeller des traits....

VANGLENNE.

Oh ! je vous reconnois bien, moi ; mais je ſuis bien plus changé que vous, & cela n'eſt pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long ſéjour dans un climat étranger.... Mon ton de voix, du moins, au défaut de mes traits....

DORTIGNI.

Je ne diſpute point, monſieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai ſouvent preſſé dans mes bras..... Qu'il vous en ſouvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de college, d'enfance.... oui, nous avons ſouvent poliſſonné enſemble.... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plait ?.. quels ordres, monſieur, avez-vous à me donner ?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher couſin.... Le pauvre, hélas ! les reçoit & n'en donne point.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Oh ! il va lui demander de l'argent.... Je chaſſe mon portier. Cet animal ! laiſſer entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalieres....

VANGLENNE.

J'étois établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, ſoit, monſieur.

VANGLENNE.

J'avois amaſſé quelque choſe avec beaucoup de peine.... D'aignez prêter l'oreille à ma triſte infortune : ayant eu le malheur de perdre ma femme & mon fils, & n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je réſolus de revenir en France. L'amour de la patrie parloit vivement à mon cœur. C'eſt le dernier ſentiment qui s'éteigne.

Madame DORTIGNI.

Ah, quel inſupportable début !

VANGLENNE.

Mon vaiſſeau chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui ſatisfaiſoit à mes deſirs, a fait naufrage ſur les côtes d'Eſpagne.... J'ai tout perdu ; mon malheur eſt conſtaté par les papiers publics. Le vaiſſeau la Licorne.... Dix de mes compagnons de voyage ſe ſont noyés en voulant ſauver les malheureux débris de leur fortune.

Madame DORTIGNI.

Ils ſont après tout fort heureux, puiſqu'ils n'avoient plus rien au monde....

VANGLENNE.

Vous avez bien raiſon, madame ; ce ne ſont pas les plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur ſort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous ſaviez ce que j'ai ſouffert en route ! Que l'infortune traîne après ſoi d'humiliations ! Mais je me ſuis armé de conſtance & de courage. J'arrive & je m'informe de vous.... Avec quel plai-

ſir j'apprends que vous êtes dans l'aiſance ! que le ciel a béni vos travaux, que vous jouiſſez en paix...

Madame DORTIGNI.

L'aiſance ! Qui vous a dit cela, monſieur ? Eſt-ce qu'on a de la fortune à Paris !... Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

VANGLENNE.

Pardonnez, madame ; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit....

Madame DORTIGNI.

Hé bien, monſieur, l'on eſt comme tout le monde.... Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du néceſſaire fait, malgré lui, des remarques ſur tout ce qui le frappe ; il voit, il ſent la diſtance extrême qui le ſépare de ceux qui ſont heureux.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Ah ? je ſuis ſur les épines.... Il n'aura pas l'eſprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais, monſieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite eſt fort étrange envers nous : vous vous introduiſez ici par ſupercherie ; vous prenez un faux nom, ſous le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : un pareil ſubterfuge....

VANGLENNE.

J'ai cru, ſous cet habit qui ne réleve que trop mon indigence, ne devoir point me faire connoître à vos domeſtiques.... C'eſt par diſcrétion, mon cher couſin, par diſcrétion, je vous l'aſſure, que j'ai uſé de ce moyen qui cachoit ma détreſſe.

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire....

VANGLENNE.

Une lettre n'auroit jamais parlé comme ma préſence. J'ai conçu plus d'eſpoir en venant vous ſupplier moi-même & vous expoſer de vive voix ma triſte & douloureuſe ſituation.

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choiſi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le ſort vous a fait mon couſin, vous ferez naufrage ſur les côtes d'Eſpagne, & moi j'en ſerai reſponſable à Paris.... vous viendrez au bout de ſeize ans me dire me voici, ſecourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette priere à vous faire.... Je ne vous le déguiſe point.

Madame DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis ſur le même vaiſſeau ?

VANGLENNE.

Hélas ! oui, Madame.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt fort imprudent ? mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris.... Au reſte, ce qui eſt au fond de la mer ne peut pas revenir ſur l'eau à notre commandement ; & malgré tout le deſir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le reſtituer.

VANGLENNE.

Je le ſais, madame.... mais... Je peux être encore bon à quelque choſe, & je viens implorer votre bienfaiſance, votre généroſité.

DORTIGNI.

Dans votre jeuneſſe, monſieur, vous n'avez voulu rien faire ; vous vous répandiez dans les ſociétés brillantes, tandis que les autres, travailloient aſſidument chez le procureur, chez le notaire.... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeuneſſe diſſipée, je l'avoue ; je ne ſuis pas à m'en repentir...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laiſſant force dettes.

VANGLENNE, *vivement.*

Elles ont été toutes fidélement acquittées depuis....

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE

Permettez-moi de vous le dire, mon cher couſin ! Cela n'eſt pas.

DORTIGNI.

Mais, mais, cela n'eſt pas : voilà un dementi formel, monſieur.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt bien inſolent....

VANGLENNE.

Pardonnez, madame, mon deſſein n'eſt pas d'offenſer ?

DORTIGNI, *avec courroux.*

Comment, monſieur, oſer....

VANGLENNE.

Excuſez; je veux dire ſeulement, que mon cher oncle m'a donné en tout temps des preuves conſtantes de ſon amitié.... Il a daigné m'écrire pluſieurs fois.... J'ai de ſes lettres ſur moi..... (*Il tire un porte-feuille.*) En voici que je garde bien précieuſement. Vous verrez qu'il m'eſtimoit.

DORTIGNI.

Je n'ai pas beſoin de les voir.

VANGLENNE.

Ses lettres diſent que, ſans deux enfans qu'il avoit, & auxquels il devoit comme de raiſon toute préférence, il m'auroit fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la diſtance des lieux, en recommandations, en ſervices, qui obligent plus que l'argent.... La mémoire de votre pere, mon cher couſin, me ſera à jamais chere & ſacrée.

DORTIGNI.

Mon pere étoit d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire.... N'a-t-on pas été obligé de vendrevotre patrimoine après votre départ ?

VANGLENNE.

Il est vrai, c'étoit pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

DORTIGNI.

Vendre son patrimoine ! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du cœur ! libertinage ! inconduite caractérisée !..... Oublier ses héritiers légitimes & naturels ! Apprenez monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

Madame DORTIGNI, *faisant des nœuds, à part.*

Et vous avez raison.

VANGLENNE.

Je ne prétends point leur être à charge, madame, j'implore seulement de l'emploi : pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change ; mon écriture est convenable ; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude.... J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, & je serai bientôt placé.

Madame DORTIGNI.

Bientôt placé ! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, & même par les Puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, monsieur.

Madame DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour, & le nombre des solliciteurs est immense.

DORTIGNI.

DORTIGNI.

A l'infini.

Madame DORTIGNI.

D'un coup de pied ſur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de ſecretaires, de ſcribes.

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous aſſiegent.

Madame DORTIGNI.

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.... Tout reflue ſur la capitale, & de là ſur la finance.

VANGLENNE.

Oh, madame! j'intercede un emploi qui ne nuiſe à perſonne : il y en a de tant de ſortes! Mais ſi le ſervice ſe meſure au beſoin, perſonne en ce moment n'eſt plus preſſé que moi.... J'implore cette faveur avec le plus vif empreſſement, parce que, madame.... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu, mon travail eſt le ſeul gage de ma ſubſiſtance.... Je ne recourrai point à des gémiſſemens pour vous attendrir... Demain je manque de pain, ſi ce ſoir votre générosité ne me met à portée d'en gagner.... Je n'ai que vous de parens dans cette immenſe ville que je ne reconnois plus.... Je me conſacre à tout; mais au nom de Dieu, ſoulagez-moi dans ce moment.

DORTIGNI, *bas à ſa femme.*

Je vais me débarraſſer de lui, & lui donner un écu de ſix livres.

Madame DORTIGNI, *l'arrêtant.*

Non, non.... Voilà le langage accoutumé de tous ces mendians.... Congédiez-le promptement & avec fermeté.... Qu'ai-je beſoin moi, d'une pareille entrevue?.... Joli parent par ma foi!

DORTIGNI.

Allons, monſieur, l'on verra.... Je parlerai, je vous le promets.... Repaſſez,... repaſſez....

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi ? Vous me permettez de repaſſer ?

DORTIGNI.

Oui, je parlerai.

VANGLENNE.

Ah ! ne trompez pas mon eſpérance : elle n'eſt fondée que ſur les promeſſes que vous avez la bonté de me faire. Mais ſi ces promeſſes ne devoient pas ſe réaliſer, il vaudroit mieux me préſenter ſur-le-champ la triſte vérité, toute cruelle quelle ſeroit : car je ne m'attacherois plus à un fantôme d'eſpérance....

DORTIGNI.

Je ferai l'impoſſible, je remuerai ciel & terre ; & s'il ſe préſente quelque choſe, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel & terre !..... Mais il faut pour cela, monſieur, que vous ſachiez ma demeure.

DORTIGNI.

Ah !.... oui.... oui.... Eh bien, votre demeure ?...

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

Madame DORTIGNI.

Rue de la Huchette ! quelle horreur !... Peut-on demeurer rue de la Huchette !.... Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mémoire ?....

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très-bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires ?

DORTIGNI.

Oui... oui... oui...

VANGLENNE.

Allons, je ceſſe de vous importuner. (*Il ſalue comme pour s'en aller.*)

Madame DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes... Il revient...Ah, que ſupplice !... Je n'y tiens plus.

VANGLENNE, *revenant ſur ſes pas.*

Mais, monſieur, avant de ſortir, j'ai une choſe à vous demander, & que vous pouvez du moins m'accorder ſur-le-champ.

DORTIGNI, *avec humeur.*

Point de préambule, monſieur : voyons.... de grace, finiſſons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en ſupplie, l'adreſſe de ma couſine, de votre chere ſœur, que j'ai vue enfant, & qui ſembloit dès-lors douée d'un cœur noble & compatiſſant.

DORTIGNI.

Il y a long-temps qu'on ne l'a vue ici, monſieur; elle ne cultive point ſes parens, elle vit ſinguliérement.... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mene une vie fort obſcure, iſolée, veuve, ayant deux enfans ſur les bras.

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Elle a deux enfans ! Ah ! tant mieux.

DORTIGNI.

Comment, tant mieux !.... Et qu'eſt-ce que cela vous fait ?

VANGLENNE.

Je voulois dire que je ſerai bien charmé de les voir, de les embraſſer, de.... Je vous demande ſon adreſſe avec la plus vive inſtance.

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera : vous voulez faire cette démarche, ſoit ; on vous a prévenu que vous n'en ſerez pas plus avancé ; vous perdrez vos pas ; elle eſt abſolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle eſt pauvre, ſi elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins enſemble : elle a connu l'infortune ; elle ſera ſenſible à la mienne..... Je vais donc demander au portier ſon adreſſe de votre part.

DORTIGNI.

Allez, j'ai quelques affaires preſſantes en ce moment, vous voudrez bien....

VANGLENNE, *marche à reculons.*

Pardonnez à mes importunités... Je ſuis plongé dans la plus affreuſe peine. (*A voix baſſe.*) Si vous pouviez faire en ma faveur le moindre effort..... (*Madame Dortigni ſecoue la tête.*) Rien.... Allons... Le vrai courage conſiſte à ſavoir ſouffrir avec réſignation ; je ſuis homme, & j'en conſerverai la dignité. (*A madame Dortigni.*) Pardonnez, madame, ſi j'ai oſé me préſenter chez vous de cette maniere. On a toujours mauvaiſe grace, quand le cœur eſt dans la peine. Me convenoit-il de venir attriſter les douceurs de votre vie !... (*A M. Dortigni.*) Je ſouhaite, monſieur, que vous ne connoiſſiez jamais combien il eſt douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence : je vous ai décelé ma miſere ; mais ſi vous m'êtes ſecourable, du moins par vos recommandations ; ſi vous ne me trompez pas dans la promeſſe que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abuſé du reſpect qu'on doit aux infortunés.... Je me retire.... (*M. Dortigni pouſſe, pour ainſi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulſon entre ; de ſorte que les deux perſonnages ſe rencontrent face à face.*)



SCENE IV.

DORTIGNI, Madame DORTIGNI, MULSON.

(*Mulſon en habit galonné, canne à pomme d'or, en entrant regarde fixement Vanglenne, recule, regarde, recule encore.*)

MULSON, *à part.*

En croirai-je mes yeux ? Dourville à Paris ?

DORTIGNI, *à part.*

Mes recommandations ſeroient, ma foi, bien placées !... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'eſt bien pour la derniere fois que j'y ſerai pris.

MULSON, *regardant ſortir Vanglenne.*

C'eſt parbleu lui !

DORTIGNI.

Vous venez me délivrer à propos.... Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

MULSON, *à part.*

On le congédie froidement, on ne le reconduit ſeulement pas, on le ſalue à peine. Me ſerai-je trompé ?

DORTIGNI.

Eh bien, les effets à combien ?... Je ſuis impatient...

MULSON.

Attendez. (*Allant à la porte.*) Mais c'eſt lui, il n'y a pas à en douter ; c'eſt lui-même ſous cet habit....

DORTIGNI.

Et les actions baiſſent-elles ?

MULSON.

Connoiſſez-vous cet homme qui ſort de chez vous ?

DORTIGNI.

Foiblement.

MULSON.

Oh ! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien ſur Hambourg ?

MULSON.

Cent quatre - vingt - cinq.... Mais cela eſt incroyable....

DORTIGNI.

Mais que dites-vous, incroyable ? C'eſt le cours ordinaire....

MULSON.

Madame, je vous ſalue ; pardonnez, j'avois quelque choſe en tête.

DORTIGNI.

Et les actions ? Je vous l'ai déjà démandé...

MULSON.

Elles baiſſent.

DORTIGNI.

Bon ! que ne diſiez - vous tout de ſuite, nous en acheterons ?

MULSON.

Dites-moi, vous ne ſaviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure ?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduiſez pas reſpectueuſement un tel perſonnage ?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu, je ne ris pas.

DORTIGNI.

A combien ſur Livourne ?

MULSON.

Quatre-vingt-dix-huit.... Mais votre conduite

envers ce particulier a droit de m'étonner.... Je mettrois ma main au feu que vous ne le connoiſſez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connois.... A combien ſur Amſterdam ?

MULSON.

Cinquante-quatre.... Et vous le traitez ainſi... un des plus riches particuliers du royaume ?

DORTIGNI.

Vous avez des viſions, mon cher Mulſon. Avez-vous remarqué ſon habit ?

MULSON.

Oui, ſon habit m'a un peu ſurpris ; mais il eſt original dans ſa conduite, & cela n'empêche point que ſous cet habit ce ne ſoit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, *riant.*

Ah, ah, ah ! comme vous vous méprenez, mon cher ! Cet homme ſe nomme Vanglenne, & ſa fortune eſt des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville ; le nom n'importe, je connois l'individu, & cet individu eſt riche & opulent.

DORTIGNI.

Et moi je vous dis que cet homme eſt dans l'indigence la plus extrême.

MULSON.

Je ſoutiens, moi, le contraire.

DORTIGNI.

C'eſt un gueux, vous dis-je.

MULSON, *vivement.*

Vous ne le connoiſſez pas ; & je le connois, moi... Il a été marié deux fois ; il eſt veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, & jouit d'une fortune immenſe.

Madame DORTIGNI, *se levant.*

Une fortune immense ! point d'enfans !

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, & d'une fortune immense. Je l'ai vu il y a trois ans pendant quatre mois à la Guadeloupe, & je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnoître.

Madame DORTIGNI.

Oh ! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi.... Eh bien, je vais vous le dire ; c'est que cet homme riche de vos libéralités venoit à la lettre de nous demander des secours.

MULSON.

Il a voulu se divertir. Mais il est plus riche à lui seul, que vous & tous vos voisins.

DORTIGNI.

Faut-il vous dissuader entiérement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est mien cousin, que Dieu confonde, & qui me tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après seize ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin ?

DORTIGNI.

Oui.

MULSON.

Eh bien, il venoit pour vous éprouver.

Madame DORTIGNI.

Nous éprouver ?

MULSON.

C'est dans son caractere... Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espece, & tous plus plaisans les uns que les autres.

Madame DORTIGNI, *avec la plus grande inquiétude.*

Monsieur Mulson ! monsieur Mulson !....

MULSON.

MULSON.

Je vous assure, madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai fait personnellement quelques affaires avec lui, il y a trois ans. Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître.... J'ai négocié de son papier..... Papier doré, ma foi....

Madame DORTIGNI.

Seroit-il possible ? Ah ! je frissonne.... Vous l'avez vu à Guadeloupe ! Il y avoit donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommoit Dourville.... Mais que fait le nom, quand la personne est la même ?

DORTIGNI.

Je le croyois mort depuis seize ans... Et revenir en cet état !....

MULSON.

Il est d'un caractere bizarre & même aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises.

Madame DORTIGNI.

O ciel ! est-il possible ?

MULSON.

De plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral, magnifique ! Vous entendez, madame ?

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, & cela se sera terminé de part & d'autre par de grands éclats de rire ?

DORTIGNI.

Mais.... je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en suis fâché : il est sensible aux bons comme aux mauvais procédés.

Madame DORTIGNI.

Mon mari avoit des affaires en tête.

MULSON.

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi pour ceux qu'il n'aime pas...

Madame DORTIGNI, *à part.*

Chaque mot me déchire l'ame.

DORTIGNI, *bas.*

Je suis dans une agitation extraordinaire. J'ai des regrets..... (*Haut.*) Monsieur Mulson, il faut ne vous rien déguiser, nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritoit sans doute...

Madame DORTIGNI.

Nous n'avons pas fait grande attention à sa personne....

DORTIGNI.

Au nom de l'amitié, puisque vous le connoissez, tâchez de racommoder tout cela.

Madame DORTIGNI.

Nous avons besoin de votre médiation en ce moment, mon cher monsieur Mulson. Les gens du Nouveau - Monde croient être accueillis ici, comme ils accueillent là bas. Cela est bien différent, comme vous savez.

MULSON.

Mais que voulez-vous que je lui dise ?

Madame DORTIGNI.

Que mon mari, en le recevant, avoit mille choses en tête, qui l'obsédoient ; que vous connoissez son cœur & son amitié pour ses parens ; que vous en répondez ; que nous lui rendrons visite dès demain, & qu'il nous verra tout autres.

MULSON.

Vous me chargez là d'une assez singuliere commission.

Madame DORTIGNI.

Il pourroit conserver quelque ressentiment de notre inattention.

MULSON.

S'il n'y a eu que de l'inattention, il eſt bon, franc, humain, ſans petiteſſe, d'un caractere vif, mais excellent.... Il ſera le premier à en plaiſanter.

Madame DORTIGNI.

De grace, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui....

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaire, puiſqu'il eſt à Paris. S'il veut placer ſix cents mille francs avec avantage, je ſuis ſon homme. Il y a trente pour cent à gagner... C'eſt une opération sûre; & s'il étoit en colere, je ferai tout pour l'appaiſer. (*A M. Dortigni.*) Et notre revirement de partie, monſieur?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudroit vous décider.... Je reviendrai ce ſoir... Adieu, madame; je verrai Dourville. Je ſuis bien votre très-humble ſerviteur.

SCENE V.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

DORTIGNI.

Eh bien, madame, voilà l'effet de vos impertinences.... Vous l'avez entendu; il eſt veuf & ſans enfans. Vous ne riſquez pas moins que de faire perdre cet héritage aux nôtres.

Madame DORTIGNI.

Taiſez-vous monſieur; vous n'avez jamais ſu donner à propos. Etoit-il mon parent cet homme-là? le connoiſſois je? Etois-je au fait de ſon caractere... Vous voilà puni de votre ſottiſe, & cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

Ce ſont vos hauteurs mépriſantes qui l'auront ſur-tout aigri. Je lui parlois poliment moi... Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous ; & comme c'eſt votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occaſion de m'enrichir, (*avec force*) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

Madame DORTIGNI.

Comment, je répondrai de tes propres ſottiſes ? Allez le voir ; réparez votre bévue.

DORTIGNI.

C'eſt à vous, madame, d'y aller, & de ce pas, ou je me ſépare de vous.

Madame DORTIGNI.

Je ſais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conſeil de vous ; vous ne ſavez ni parler ni agir ; & hors votre Agiotage, vous êtes un être abſolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre ſcience ; mais je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.... je vous le répete.

Madame DORTIGNI.

Je ne devrois pas faire un ſeul pas dans cette affaire ; mais je veux bien m'expoſer pour vous, & vous prouver que, ſans mon génie, vous ſeriez ſans rang, ſans crédit, ſans exiſtence... Allez, & laiſſez-moi....

SCENE VI.

Madame DORTIGNI, *ſeule.*

COMMENT réparer ?.... Il faut du front, de la préſence d'eſprit, de la ſoupleſſe.... Trouvons un plan qui puiſſe racommoder les choſes.... Cela n'eſt pas impoſſible.... Dieu ! ſi j'avois pu ſoupçonner l'opu-

lence de cet homme ! Aſſis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, careſſé.... je le tiendrois préſentement dans mes filets. Oui, prévenances, affection, douceur, tendreſſe, rien ne m'auroit coûté.... Que n'ai-je pu deviner !.... Quand je ſonge que tout cela dépendoit d'un ſoupçon, d'un trait de lumiere ! Où étoit alors ma pénétration ?.... Ah ! fortune, tu as pris plaiſir à m'aveugler ce matin : mais je reviens ſur le coup ; & comme tu favoriſes l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

ACTE II.

(*La ſcene ſe paſſe chez Madame Milville.*)

SCENE PREMIERE.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(*Madame Milville eſt devant un métier de broderie, occupée à travailler.*)

BRIGITTE *entre avec un carton ſous le bras, qu'elle poſe ſur une table.*

Ma chere maîtreſſe, voici le produit de nos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicateſſe exquiſe, ſurprenante, & qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterois.... Tenez, ſerrez cela. (*Elle remet de l'argent à ſa maîtreſſe.*)

Madame MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chere Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aiſance dans ſa maiſon, ſur-tout lorſqu'on eſt mere de famille... Mais tu me feras plaiſir de te charger toujours du

ſoin de la vente.... C'eſt un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyoit pas, hélas! me laiſſer dans une pareille ſituation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frere traîné dans un ſuperbe équipage, & que je ſonge qu'il vous abandonne ici ſans vous offrir le plus léger ſecours, je ſuis prête à crier dans la rue à tous les paſſans: voyez cet homme ſi briliant; eh bien, il aime mieux nourrir des chevaux dans ſon écurie, que de ſoulager ſa ſœur & ſes nieces en bas âge.

Madame MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès: conſervons le calme que l'infortune ne ſauroit ôter aux ames élevées. Mon frere n'eſt point né dur; mais il dépend d'une femme avide & hautaine, qui a corrompu toutes ſes bonnes qualités. Je ne deſirois que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

Madame MILVILLE.

De n'être point riche, & tout leur déplait en moi.... Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois préſentement ne devoir m'offrir à leurs yeux que quand ils auront conçu des ſentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle-ſœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur....

Madame MILVILLE.

Point de haine, ma chere Brigitte. C'eſt un ſentiment trop pénible à l'ame qui la nourrit.

BRIGITTE.

Quoi, pendant votre maladie, aux portes de la mort, n'envoyer ſavoir qu'une ſeule fois de vos nouvelles, pour apprendre ſans doute que vous n'étiez plus!..... Ne pas vous rendre une ſeule viſite!.... Une inimité ouverte, une guerre déclarée ſeroit préférable à cette cruelle indifférence.

Madame MILVILLE.

Le riche, malgré les nœuds étroits du ſang, rompt ordinairement tout lien avec le pauvre.... Il l'éloigne & par inſtinct & par réflexion. Cela ſe voit par-tout.

BRIGITTE.

A votre place, moi, je rendrois publique leur indignité ; j'inſtruirois tout le monde de leurs procedés.

Madame MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage ; ce ſeroit le moyen d'éterniſer les inimitiés. La douceur & la patience viennent à bout quelquefois de déſarmer la dureté & l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans, cet intérêt ſi cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mere. Mon frere peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ſes droits, & touché de ma modération, reconnoître d'autant plus ſes torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux.... Ah ! je mourrois contente, ma chere maîtreſſe, ſi je pouvois voir un tel exemple s'accomplir ſous mes yeux.

Madame MILVILLE.

Ma chere Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Je n'exiſte que pour élever ma famille dans les principes de la vertu, & mes enfans ſont les ſeuls liens qui déſormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refuſé de vous marier à cauſe d'eux. C'étoit néanmoins de bons partis.... Avez-vous fait ſagement ?

Madame MILVILLE.

Oui, à ce que je m'imagine ; un ſecond mariage leur auroit donné un maître, ſans leur aſſurer un protecteur. Le ſouvenir d'un époux toujours

présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chere maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

Madame MILVILLE.

Mais je ne suis point malheureuse, ma chere Brigitte; je parois, il est vrai, un peu mélancolique.

BRIGITTE.

Oui, vous soupirez souvent, & je n'ose alors vous demander la cause de vos soupirs.

Madame MILVILLE.

Je m'attendris sur mes enfans; je songe au temps où leurs besoins augmenteront avec l'âge: mais me reposant bientôt sur la Providence & sur la base de l'économie, je ne m'alarme pas plus qu'il ne faut.... Crois-moi, la paix est au fond de mon ame.

BRIGITTE, *avec sentiment.*

Bien vrai!... C'est que vous n'étiez point accoutumée, comme moi, à une vie si frugale....

Madame MILVILLE.

Je te l'assure; il est une tristesse douce & pénétrante, qui remplit mon ame à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans, leur présence me console, je les presse contre mon sein; & leurs tendres caresses me payent au centuple des peines & des inquiétudes que me donne la médiocrité de ma fortune. Un seul de leurs baisers, & mes larmes sont taries.

BRIGITTE.

Ah! vous êtes la meilleure des meres. (*On frappe à la porte.*)

Madame MILVILLE.

On frappe, Brigitte... Allez voir... (*Brigitte sort.*)

BRIGITTE,

BRIGITTE, *rentrant.*

Madame, c'eſt un homme qui demande à vous parler.

Madame MILVILLE.

Je ne ſais qui ce peut être... Vous ſavez que je ne reçois aucun homme chez moi....

BRIGITTE.

Il a l'air d'un bien honnête homme...

Madame MILVILLE.

Eh bien donc, qu'il entre.

SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(*Quand Vanglenne ſe préſente, madame Milville ſe leve & reſte debout, ne penſant pas qu'il dût s'aſſeoir.*)

VANGLENNE.

MON abord vous étonne, madame; mais quand je me ſerai nommé, vous ſerez moins ſurpriſe de la viſite que je prends la liberté de vous faire.... J'aurois quelque choſe à vous communiquer en particulier.

Madame MILVILLE, *étonnée.*

A moi, monſieur?

VANGLENNE.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet entretien, je vous en ſupplie.... (*Il cherche de l'œil une chaiſe.*)

Madame MILVILLE.

Aſſeyez-vous, monſieur. (*Elle fait ſigne à Brigitte de ſe retirer. On entend les enfans qui jouent dans la chambre prochaine.*) Brigitte, faites taire les enfans; qu'ils faſſent moins de bruit. (*Brigitte ſort.*)

VANGLENNE, *aſſis.*

Je vois, madame, que vous ne me reconnoiſſez pas.

Madame Milville.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monſieur....

Vanglenne.

Vous m'avez vu, madame ; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans, & ce n'eſt pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le temps, ſur-tout quand le malheur les a beaucoup altérés... Ne vous ſouvenez-vous plus d'avoir eu un couſin nommé Vanglenne, qui paſſa en Amérique il y a environ ſeize ans ?

Madame Milville, *vivement.*

Oui, monſieur, je m'en ſouviens très-bien. Mais ce parent.... depuis on nous l'avoit dit mort.

Vanglenne.

On s'étoit arrangé pour cela dans la famille.... Vous voyez, cet infortuné.... Il eſt devant vos yeux.

Madame Milville.

Vous, monſieur... vous ſeriez....

Vanglenne.

Je ſuis, après votre frere, votre plus proche parent. Votre pere, dont je conſerve un ſi tendre, un ſi reſpectueux ſouvenir, étoit le frere unique de ma mere.

Madame Milville.

Ah ! monſieur, ma joie égale ma ſurpriſe.... Oui, vous fûtes toujours cher à mon pere, & il connoiſſoit bien les hommes.... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le ſéjour de l'Amérique, que vous aviez choiſi de préférence & habité ſi long-temps ? Venez-vous vous fixer à Paris ? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inſpirez, la queſtion que je vous fais.

Vanglenne.

Je vous dois, madame, un tableau fidele de ma vie paſſée, puiſque, je ne vous le déguiſe pas, je viens ſolliciter votre pitié.

Madame Milville.

Ma pitié, monſieur! ce qu'on fait pour ſes parens eſt un devoir.

Vanglenne.

Vous l'avez déjà appris, madame; j'eus une jeuneſſe fougueuſe & même inconſidérée. Orphelin dans l'enfance, & ſous la tutele de votre pere, il me prodigua des conſeils que j'écoutai mal, & dont je profitai peu. Voulant enfin réparer mes folies je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord ſimple commis dans une habitation, votre très-honoré pere répondit à toutes mes lettres avec bonté. Il mourut! quelle perte pour moi! Je ſuivis le commerce pendant pluſieurs années, & l'on parut m'oublier en Europe.

Madame Milville.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frere?

Vanglenne.

Pardonnez-moi; mais huit à dix lettres au moins demeurerent ſans réponſe. Je penſai que c'étoit le ſouvenir de mes fautes paſſées, qui liguoit contre moi ma parenté; & les croyant ſuffiſamment expiées par le malheur & l'expatriation, je paſſai à une autre extrêmité. Je ceſſai de mon côté d'écrire; on ſema comme on voulut le bruit de ma mort. Cependant je me rendis utile au commerçant dont je dirigeois l'habitation; & il m'accorda en peu de temps toute ſa confiance. Il avoit une fille à laquelle je ne déplus point; je l'obtins en mariage. Le pere enchanté de cette union, & qui n'avoit point d'enfans mâles, ne m'impoſa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le ſien. Et le négoce ſe continua ſous ſon nom connu & accrédité.... La mort m'enleva mon beau-pere & mon épouſe preſque dans la même année. Je reſtai quelque temps veuf, & je me remariai à une femme qui me fit connoître l'amour & m'inſpira la tendreſſe la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuſe, plai-

gnez-moi, je la perdis.... C'eſt-là une bleſſure profonde, & que le temps ne guérit point.

Madame MILVILLE.

O mon couſin, ce ſont-là les coups qui déchirent & accablent !

VANGLENNE.

Le chagrin que j'en reſſentis me rendit la vie inſupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. Je me voyois ſeul, & tous les objets qui m'entouroient, me rappelloient une perte irréparable.... L'amour de la patrie parla à mon cœur, je réſolus de repaſſer en France... Hélas, madame, les cotes d'Eſpagne furent témoins de mon naufrage !

Madame MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher couſin ?

VANGLENNE.

Tout, & ſans reſſource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez.... Mais j'ai appris de votre généreux pere, que la fermeté & la conſtance doivent être les premieres vertus d'un homme, & je ſaurai ſupporter le malheur.

Madame MILVILLE.

Que votre récit m'a pénétrée !.... Vous avez tout perdu ?

VANGLENNE

Je vous afflige ; mais j'ai cru ne devoir pas vous cacher les revers dont la fortune m'a accablé. J'ai joui quelque temps de ſes faveurs paſſageres. Je ſuis réduit maintenant à ſolliciter la protection de ceux qui me voudront quelque bien ; car perſonne au monde n'eſt dans le cas, madame, d'en avoir plus beſoin que moi.

Madame MILVILLE.

Ecoutez, mon cher couſin : j'ai eſſuyé auſſi des revers & je ſuis pauvre ; mais je ne le ſuis pas tellement que je ne puiſſe partager quelque choſe avec un parent plus infortuné que moi.

V a n g l e n n e.

Ah, madame !

Madame M i l v i l l e.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille & cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous ferez toujours ici le bien venu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.

V a n g l e n n e.

Que vous êtes compatissante !

Madame M i l v i l l e.

Je vois très-peu de monde, je ne sors presque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connoissance, capables de vous rendre service & de vous procurer de l'emploi.... Quoique timide, je me sens décidée, & même hardie, quand j'intercede pour autrui.

V a n g l e n n e.

Vous me rendez l'espérance & la vie.

Madame M i l v i l l e.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné.... Voudriez-vous accepter mon déjeûner ?

V a n g l e n n e, *vivement.*

Volontiers, madame ; car j'ai beaucoup couru, & je suis à jeûn.

Madame M i l v i l l e, *élevant sa voix.*

Vous êtes à jeûn ! Brigitte, apportez le café.

B r i g i t t e, *paroissant.*

Il est tout prêt, madame.

Madame M i l v i l l e.

Verfez. (*Brigitte apporte deux tasses, des petits pains & du café. Vanglenne mange & boit avidement.*)

Madame M i l v i l l e.

Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie.

VANGLENNE.

Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge, & dont, je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

Madame MILVILLE.

J'aurai aussi tout le plaisir ; car vous, vous ne serez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grace à la générosité..... Mais vous, qui vous intéressez tant à mon sort, me seroit-il défendu de savoir quel fut le vôtre ?

Madame MILVILLE.

On compte ici-bas les heureux... Je bravois les revers ; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutois le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorois. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune qui commençoit à me sourire s'est ensevelie avec lui. Ce n'est pas cette derniere perte qui m'a coûté des larmes ; il ne m'est resté pour toute consolation, que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE.

Je les ai entrevu en entrant....

Madame MILVILLE.

Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer, pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendoit. Je recueillis les débris de ma mince fortune, & résolus de renoncer au monde qui n'accueille que les richesses.... J'ai vécu entierement retirée, cherchant dans l'économie la richesse qui me manquoit ; & comme c'est à Paris sur-tout que l'on cache son peu d'aisance & que l'on vit sans attacher le regard curieux & insultant de ceux qui vous environnent, j'ai cru devoir y rester de préférence. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurois ignoré toute ma vie sans ses rigueurs utiles.

VANGLENNE.

Que j'aime à vous entendre !... Vous avez reçu de votre pere cette philosophie de l'ame, si supérieure

à celle des mots & si nécessaire dans la carriere de la vie, c'est-à-dire, du malheur..... Près de vous j'oublie mes infortunes, & je me sens un nouveau courage.

Madame MILVILLE.

Mais, puis-je demander de quelle maniere vous avez découvert ma demeure ? Je la croyois à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'est chez monsieur votre frere, madame, qu'on me l'a donnée.

Madame MILVILLE, *vivement.*

Chez mon frere ? Quoi, vous l'avez vu ?

VANGLENNE.

Oui, madame....

Madame MILVILLE.

Eh bien ?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans son hôtel ; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement, je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

Madame MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu?... Qu'a-t-il fait?... (*Un silence.*) Ciel, mon frere !

VANGLENNE.

Votre frere, madame, paroît occupé de grandes & importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance ; c'est une occupation profonde, & qui l'absorbe tout entier. Il a été un peu distrait.... Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paroît jouir de son état.... Il sont plus qu'aisés, je pense ?

Madame MILVILLE.

Oh ! certainement.

VANGLENNE.

A Paris cependant, les apparences sont quelquefois trompeuses. Il se pourroit qu'il fût gêné, avec

l'éclat de l'opulence.... Je me ſuis haſardé à leur demander de vos nouvelles.

Madame MILVILLE.

Qu'ont-ils dit ?

VANGLENNE.

Que vous étiez peu fortunée, & abſolument hors d'état de m'être utile à quelque choſe.... Les malheureux eſperent toujours.... Je n'ai pas perdu la confiance ; &, graces au ciel, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

Madame MILVILLE.

Quoi ! mon frere n'a rien fait pour vous ? Eſt-il poſſible ? Rien ?

VANGLENNE.

Non, madame.... Je n'en murmure point..... Chacun, après tout, eſt propriétaire de ſon bien, & maître de ce qu'il poſſede.

Madame MILVILLE.

Pas toujours, mon cher couſin, pas toujours. Il y a des dettes ſacrées ; je ſuis bien ſûre que vous m'entendez, & qu'à ſa place....

VANGLENNE.

J'aurois pu à ſa place.... Mais il ne me devoit rien.... J'ai cherché néanmoins à ménager ſa délicateſſe, en ne m'introduiſant pas ſous mon vrai nom, dans la crainte de le bleſſer, à raiſon de mon vêtement.... Je ne rougis pas de le dire devant vous.... Je n'ai que celui-là.... Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avoit préſenté quelque ſecours, je l'euſſe accepté.

Madame MILVILLE, *à voix baſſe.*

Ah, mon frere, mon frere !

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le confeſſe ſeroit venue fort à propos.

Madame MILVILLE, *tirant ſa bourſe avec grace & nobleſſe.*

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon

mon frere ; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis.... C'eſt une dette que je paie avec joie à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je ; il eſt offert de bon cœur.

VANGLENNE.

Généreuſe parente, vous n'êtes guere plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table, je l'accepte avec reconnoiſſance, c'eſt aſſez.... Un autre, dans un état plus aiſé, pourra m'avancer....

Madame MILVILLE, *inſiſtant.*

Prenez, prenez.

VANGLENNE.

Vous vous privez en ma faveur, de ce qui vous ſeroit abſolument néceſſaire. (*Elle lui met le double louis dans la main.*) Je ne ſais ſi je dois accepter....

Madame MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (*En eſſuyant une larme.*) Je ſuis trop heureuſe de pouvoir en diſpoſer ainſi.

VANGLENNE.

Vous pleurez, ma tendre & généreuſe parente !.... Et moi... ah ! ah ! ah ! (*Il ſoupire, il pleure, il s'écrie, baiſant le louis d'or :*) Cette piece m'eſt précieuſe !.... Je la garderai toute ma vie.

Madame MILVILLE, *à part.*

Toute ſa vie ! Que dit-il ?

VANGLENNE, *ſanglottant.*

Oui... toute ma vie ; mais, mais, mais .. (*Baiſant la main de madame Milville*) Pardonnez.... je ne puis plus ſoutenir l'émotion.... (*Se levant.*) Pardonnez-moi...

Madame MILVILLE, *interdite.*

Pourquoi ces trop vives démonſtrations pour un bienfait ſi léger ?

VANGLENNE, *avec le cri de l'ame.*

Leger ! Ah ! pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre.

Madame MILVILLE.

Je ne vous comprends pas....

VANGLENNE.

Vous êtes bien la fille de votre pere... Cette bonté noble & compatissante... allez... vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier... J'ai reçu votre don... (*Il tire un porte-feuille.*) Recevez le mien.... Je l'exige.... Voici pour vous & pour vos enfans. Je ne suis point un indigent ; je suis un millionnaire, mais je n'ai point endurci mon cœur... Non, il ne l'est pas ; je pleure de joie & de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Madame MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez, soyez mon héritiere.

Madame MILVILLE.

Moi ?

VANGLENNE.

Eh ! quelle autre rempliroit mes vues ? La Providence m'a comblé de biens ; j'ai cru devoir en faire un digne usage : mais je n'ai point voulu être trompé en obligeant des parens insensibles ou ingrats ; mon cœur a voulu en trouver un autre.... L'espoir de la fortune ne rend que trop souvent le visage de l'homme hypocrite, en lui prêtant les dehors de la bienfaisance. J'ai voulu lire à nu la pensée, & j'ai conçu en Amérique l'idée que j'exécute aujourd'hui. Elle consistoit à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste, & dans la véritable posture d'un indigent ; à sonder en cet état les caracteres. Le naturel percera, me disois-je, dans cette premiere apparition inattendue, & je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse & la sensibilité ; car je n'estime pour vrais parens, que ceux dont l'ame sait compatir aux maux des infortunés. Il n'y a de réel dans tout ceci, chere cousine, que mon naufrage, & je n'y ai pas perdu la cinquantieme partie de mes richesses... Je l'ai donc trouvé ce cœur

généreux & ſenſible que je cherchois ! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, & je rejette à jamais mon indigne couſin.

Madame MILVILLE.

Ah ! ne le rejetez point... Il a été gâté par les faux principes qu'on puiſe dans le monde... Mais il peut revenir.

VANGLENNE.

Eh ! comment êtes-vous du même ſang ?... Je ne vous ai pas tout dit. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie ſenti le dernier terme de l'humiliation & de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par ſurpriſe. J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai ſupplié, je me ſuis mis tout entier à la place de l'homme ſouffrant ; j'avois ſon ton, ſa voix, ſon accent ; il doit être toujours ſacré, quand il gémit & ſoupire. Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris. La morgue, l'inſolence, la froideur inſultante caractériſoient ſes moindres expreſſions ; il avoit la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'eſt pas. Sa femme, plus hautaine encore, me toiſoit d'un œil dédaigneux, plus dure, plus inſolente dans ſa plate arrogance... Je leur aurois peut-être pardonné.... Mais ce que je ne leur pardonne pas, ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'eſt leur dureté envers vous. Comment ! un frere, au milieu de l'abondance, aura pu voir ſa ſœur vertueuſe manquer du néceſſaire avec ſes enfans ! Il n'a donc ni ſentimens, ni entrailles, ni honneur !

Madame MILVILLE.

Je ne lui demandois rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien inſenſible, couſine ? C'eſt ſa condamnation qui vient de ſortir de votre bouche...

Madame MILVILLE.

Ah ! croyez que je ne l'accuſe point. Non, non...

VANGLENNE, *avec enthousiasme.*

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis, qui n'existent que pour eux! Puisque les loix ne savent point punir l'insensibilité, l'orgueil, l'ingratitude, il faut être plus sévere pour ces vices-là, que pour ceux qu'elles frappent & flétrissent. C'est à l'homme ferme que la société a remis sa vengeance.

Madame MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

VANGLENNE.

On oublieroit bientôt la vertu, si l'on perdoit sa juste indignation contre le vice. Eh, qui distingueroit désormais l'homme honnête & sensible de l'homme dur & superbe, si on les accueilloit d'un front égal, si à leur approche l'hommage devenoit le même?... Mais, chere cousine, où sont-ils ce deux enfans, qui dès ce moment deviennent les miens? Faites-les venir.

Madame MILVILLE, *attendrie.*

Vous allez les voir; ils vous connoîtront avec le tems. (*Elle va chercher les enfans & les amene.*)

VANGLENNE.

Les voici donc, ces aimables créatures! (*Il les souleve, les embrasse, les presse contre son sein.*) Vous avez un oncle inhumain, mes bonnes amies; mais vous avez une bonne mere, & moi qui vous adopte... (*Les posant à terre.*) (*Pendant la fin de cette tirade, Brigitte, qui a rangé la table du déjeûner contre la coulisse, sur un geste de sa maîtresse, remene les enfans, à qui elle donne, en passant près de la table, le sucre qui est resté sur la soucoupe.*) Allons, ma chere cousine, vous êtes dès ce moment ma trésoriere... Je vais vous charger d'un emploi qui plaira sûrement à votre ame, du soin de secourir les infortunés. Allez, cherchez-les, amenez-les; ne craignez pas d'en trop rassembler autour de moi... Je crois, ainsi que vous,

aux plaisirs intimes de la bienfaisance... Mon hôtel est prêt ; venez l'embellir, car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié... Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre belle-sœur. Vous le dédaignez, je le sais : mais elle, elle aura la bassesse de sécher de dépit ; car les petites ames sont misérables en tout... Oui, mon aimable cousine, cessez de vous en défendre... ce que j'ai est à vous J'ai pris votre dejeûner, nous finirons la journée par souper ensemble.

Madame MILVILLE.

Avant de sortir, cousin, reprenez votre portefeuille.

VANGLENNE, *avec beaucoup d'expression, & lui prenant la main respectueusement.*

Je vous le laisse ; soyez-en dépositaire... Si vous voulez me le rendre.... songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition.... (*Il lui baise la main.*) Adieu, aimable cousine.

SCENE III.

Madame MILVILLE, *seule.*

VEILLAI-JE ?... Est-ce un songe ?... Je suis tentée de le croire.... Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disoit mort, dont-on ne parloit même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune immense, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans sous sa protection : & pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité.... Eh, pourquoi s'étonne-t-il à ce point de la bienfaisance, lui qui est né généreux ?... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractere ? Comme il possede le vrai langage de l'ame ! Je me sens disposée à le chérir.... Mais quoi, ne seroit-ce pas sa générosité que je chérirois en lui ? Ce qu'il se promet de faire pour

mes enfans.... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'eſt lui, c'eſt lui que j'aime. Le noble & honnête homme.

SCENE IV.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *entrant tout-à-coup.*

Ah, ma chere maîtreſſe !... ce digne homme... Ah ! ah ! ah !

Madame MILVILLE.

Eh bien, ma chere Brigitte..... qu'as-tu ? Tu pleures !

BRIGITTE.

Ah ! je n'ai pas été maîtreſſe de ne point tout entendre... O ma chere & bonne maîtreſſe !... pardonnez : je n'en puis plus, la joie me ſuffoque.

Madame MILVILLE.

Tu as pu ſoutenir mon adverſité, & tu ne ſupportes pas mon bonheur ?

BRIGITTE, *pleurant toujours de joie.*

Non, non, non, il m'eſt trop ſenſible... Je vous l'avois bien dit que la Providence vous récompenſeroit.

Madame MILVILLE.

Remets-toi, de grace remets-toi.

BRIGITTE.

Ah ! je mourrai contente à préſent... Ah... ah... ah... laiſſez-moi pleurer... J'ai du plaiſir à pleurer... Ah, mon Dieu !... Il faut que je pleure long-tems... (*Elle pleure en ſanglottant.*)

Madame MILVILLE.

Mais j'entends un certain bruit : vois ce que ce peut être. (*Brigitte ſort.*)

BRIGITTE, *rentrant avec de grandes exclamations.*

Madame, madame, un équipage... de grands valets... Ah, madame, madame, miracle, miracle !...

Madame MILVILLE.

Quoi donc!

BRIGITTE.

C'eſt madame votre belle-ſœur qui monte en perſonne à votre quatrieme étage.

Madame MILVILLE.

Ma belle-ſœur !... Ce jour eſt fait pour m'étonner.

SCENE V.

Madame DORTIGNI, Madame MILVILLE.

Madame DORTIGNI, *ſautant au cou de ſa ſœur.*

BONJOUR, ma ſœur. Il y a long-tems que nous ne nous ſommes vues.

Madame MILVILLE.

En effet, vous me ſurprenez, madame, étrangement; je ne m'attendois pas à cette viſite, je vous l'avoue...

Madame DORTIGNI.

Ah! ſi vous ſaviez tous les détails, vous me pardonneriez; mais cela ne peut ſe raconter... Eh bien, votre ſanté, comment va-t-elle?

Madame MILVILLE.

Beaucoup mieux... graces au régime plutôt qu'aux remedes.

Madame DORTIGNI.

J'en ſuis ravie... Je voulois vous envoyer mon médecin... Il eſt tombé lui-même malade, & je crois qu'il en mourra... Mais graces à Dieu, vous avez été promptement rétablie.

Madame MILVILLE.

Ma convaleſcence a été aſſez longue.

Madame DORTIGNI, *la careſſant.*

Votre ſanté en ſera plus raffermie... Je vous trouve un excellent viſage. Les tems ont été affreux, vous le ſavez, je n'ai pu ſortir... Les migraines m'aſſiegent... J'ai eu les nerfs agacés. Puis, excédée de mille im-

portuns... C'en eſt fait : je renonce à ce tracas. C'eſt un plan arrêté depuis long-tems dans ma tête, & que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce ſont, après tout, les meilleurs amis que l'on puiſſe avoir en ce monde...

Madame MILVILLE.

Ils devroient l'être au moins...

Madame DORTIGNI.

Ma chere ſœur, pourquoi nous négliger à ce point, ne pas venir nous voir ?.... Vous avez plus de temps que moi.

Madame MILVILLE.

Le reproche eſt admirable ! Je me ſuis préſentée cinq à ſix fois de ſuite à votre porte; vous n'étiez pas viſible.

Madame DORTIGNI.

Pour vous, ma chere ſœur, pour vous ?... Ah! vous ne me ferez pas l'injure de le penſer. Permettez; ſi j'avois donné des ordres, vous n'y étiez sûrement pas compriſe. C'eſt la faute de mon portier, le plus lourd butor... Venez nous voir; oublions le paſſé.... Si je vous parois coupable, prenez-vous en à votre frere; c'eſt un tyran, en vérité... J'y perdrai la vie.

Madame MILVILLE.

Mon frere ?

Madame DORTIGNI.

Il me fait tenir table impitoyablement quatre fois la ſemaine.

Madame MILVILLE.

C'eſt n'être jamais à ſoi.

Madame DORTIGNI.

Votre vie eſt fortunée, ma ſœur, en comparaiſon de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre eſprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne ſait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la préſence de tant d'objets qui ſe ſuccedent, on a de l'humeur malgré ſoi. On accueille mal ou bien, comme au haſard.... A propos,

propos, ma ſœur, avez-vous vu le cher couſin arrivé récemment de l'Amérique ?

Madame MILVILLE.

Oui ; il ſort d'ici.

Madame DORTIGNI.

Il ſort d'ici ?... Oh ! il nous a joué un tour facécieux, plaiſant, original.

Madame MILVILLE.

Comment donc ?

Madame DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'eſt préſenté chez moi comme un miſérable, un vagabond.... Nous ne l'avons pas accueilli gracieuſement : nous comptons bien réparer cette inattention. Mais auſſi c'eſt d'une originalité peu décente ; on ne ſurpend point ainſi les gens.... A-t-il uſé envers vous de la même feinte ?....

Madame MILVILLE.

Oui, ma ſœur..... Il s'eſt offert à moi comme étant dans la peine & cherchant un emploi. Je lui ai offert ces petits ſecours qu'on doit à la parenté & à l'humanité.

Madame DORTIGNI.

Ah vous avez été bien éclairée : vous l'aviez donc deviné, ſous ſon habit plus que modeſte ?

Madame MILVILLE.

Non, je vous l'aſſure.

Madame DORTIGNI.

Perſonne ne vous avoit avertie ?

Madame MILVILLE.

Perſonne.

Madame DORTIGNI, *grimaçant.*

Ah ! vous avez le coup d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre. Cela fait honneur à votre ſagacité.

Madame MILVILLE.

Je n'avois rien prévu de ce qui eſt arrivé... Quand je lui eus fait mon préſent, qui étoit bien peu de

chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout-à-coup il s'est levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, & m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens.... Il m'a remis ensuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, dit-il, & pour mes enfans.... Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Madame DORTIGNI, *avec empressement.*

Voyons, voyons, ce qu'il renferme....

Madame MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Madame DORTIGNI, *après avoir ouvert le porte-feuille.*

Mais, ma sœur, ma sœur, ma sœur ! voilà des effets pour plus de six cents mille livres.... Ah, mon Dieu, voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel.

Madame MILVILLE.

Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, & rien de plus.

Madame DORTIGNI.

Oui, autrement le monde jaseroit. Ah çà, ma chere sœur, je suis enchantée de ce qui est arrivé. On ne doit cependant compter que médiocrement sur un esprit aussi bizarre. Ces caracteres singuliers, pour ne pas dire extravagans, ont mille caprices qui les font changer d'un quart d'heure à l'autre.

Madame MILVILLE.

Il m'a fait mille protestations d'amitié.... que je crois sinceres.... Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel.

Madame DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma sœur ; vous n'êtes point d'un âge.... Il faut redouter les langues médisantes....

Madame Milville.

Je ne les crains point ; mais croyez que je ferai toujours très-févere fur l'article des bienféances.

Madame Dortigni.

Il faut fi peu de chofe pour ternir fa réputation !... Les dons qu'il vous a faits, fi vous m'en croyez, doivent même n'être fus de perfonne ; car on en tireroit quelque conféquence....

Madame Milville.

Ma fœur, je vous protefte que je n'accepterai des bienfaits qu'à charge de les publier à toute la terre.

Madame Dortigni.

Vous êtes veuve, jeune ; on parlera.

Madame Milville.

Le monde, tout méchant qu'il eft, reconnoît & & refpecte la véritable vertu.... On peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

Madame Dortigni.

Je le crois ; mais à propos, je fais déjà ce que vous ignorez peut-être.... Mes informations ont été fûres & promptes : favez-vous où il demeure ?

Madame Milville.

Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

Madame Dortigni.

Eh bien, je vous l'apprends ; il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train ?... Et venir fous un pareil habillement intercéder, ou plutôt tromper la compaffion.... Ah ! cela eft d'une fingularité choquante.

Madame Milville.

Je ne crois pas en effet qu'on fe foit jamais avifé d'une telle métamorphofe.

Madame Dortigni.

Cela ne devroit pas être toléré, ma fœur : fi cette mode s'introduifoit une fois dans le monde, on ne fauroit bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Madame MILVILLE.

On prendroit le parti alors d'en avoir pour tous les hommes.

Madame DORTIGNI.

Ah ça, ma chere sœur... vous avez tout crédit sur son esprit... Vous êtes bonne, vous êtes éloquente... Faites ma paix.

Madame MILVILLE.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

Madame DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts. . Attendez ; il faudroit lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, & que le connoissant riche, nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie .. Qu'en dites-vous ?

Madame MILVILLE.

Cela ne prendra pas.

Madame DORTIGNI.

Eh bien, dites-lui que mon mari avoit la tête fort occupée d'affaires, qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts d'heure où l'on brusque tout ce qui nous aproche ; que moi, j'avois grondé mes gens à mon lever, & que l'impression m'en étoit demeurée... Ajoutez, chere sœur, que les hommes qui ont des bureaux sont tristes le matin, & qu'on ne rit à Paris que le soir.

Madame MILVILLE.

Je vous promets d'employer, & les raisons, & les prieres, pour que le passé soit enseveli dans le silence.

Madame DORTIGNI.

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer... Quand ce ne seroit que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendroit cher. . (*Se levant.*) Ménagez-vous bien... prenez soin de votre santé... Et les chers enfans ? Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie ; point du tout, c'est une visite de bonne & franche

amitié... Depuis un mois, je guettois l'inſtant d'être libre... Adieu, adieu... Ne bougez pas; l'air eſt froid. A tantôt, nous nous reverrons. (*En la baiſant.*) Adieu... nous allons nous voir fréquemment, c'eſt une choſe arrêtée.

SCENE VI.

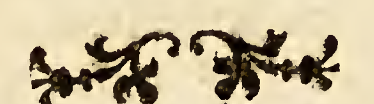
Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Eh bien, eſt-elle aſſez impudente, aſſez menteuſe, aſſez baſſe? & de l'orgueil encore! Je l'obſervois; chaque mot de votre bouche étoit pour elle un coup de poignard. Elle a frémi du porte-feuille; elle a éprouvé le plus violent dépit; elle ſe déguiſe habilement, mais ſon regard la trahit malgré elle. Comme elle ſouffroit en affectant un ſentiment qui n'eſt pas dans ſon cœur! Elle n'a que le déſeſpoir de l'avarice.

Madame MILVILLE.

C'eſt aſſez, Brigitte... Tous les vices & les travers naiſſent d'un ſeul vice, de la cupidité. Malheur aux cœurs livrés à cette paſſion triſte! Ils ſe tourmentent eux-mêmes, & l'on n'a rien à ajouter au ſupplice dans lequel ils vivent... Il faut les plaindre, vous dis-je, & non les outrager.



ACTE III.

(Le théatre représente l'hôtel de Vanglenne, hôtel riche & magnifique. Vanglenne doit avoir un habit d'écarlate galonné, une canne à pomme d'or ; il conduira madame Milville par la main.)

SCENE PREMIERE.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Vous voici chez vous, chere cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner... Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront... Votre société sera la mienne, si vous me le permettez.

Madame MILVILLE.

Ah, cousin, quel éclat! quelle magnificence! Et vous me destinez...

VANGLENNE.

Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger l'argent à la main ; & avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être servi promptement & à souhait... Je n'ai fait part de mon projet à personne ; mon projet n'a point été trahi. Allons, prenez possession... Je suis chez vous.

Madame MILVILLE.

A moi, cet hôtel!... Vous me croyez donc sensible à ce luxe ? C'est m'affliger. Vous pensez bien que je ne peux ni ne dois accepter de tels bienfaits. Modérez-les, si vous voulez que j'en use.

VANGLENNE.

L'hôtel est coupé en deux, & sans aucune communication... Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent & votre meilleur ami.

Madame Milville.

Mais comptez-vous me le prouver avec cette profuſion ? Si elle convient à votre opulence, elle ne convient nullement à ma ſituation... Je ne refuſe point vos dons, je vous offenſerois ; mais qu'ils s'accordent avec la modeſtie, qui doit être mon premier devoir. Vous ſavez comme je vivois ; quelque choſe de plus ſuffira pour compléter mon bonheur.

Vanglenne.

Vous m'avez promis, couſine, de condeſcendre à toutes mes idées... Dans ſix mois vous ſerez parfaitement libre de vivre à votre guiſe ; mais j'exige que vous ayiez pour moi cette complaiſance juſqu'à ce terme.

Madame Milville, *tirant de ſa poche le porte-feuille.*

Juſqu'à ce terme ?... Et votre porte-feuille !... Reprenez-le...

Vanglenne.

Gardez-le juſqu'à ce que je vous le redemande ; c'eſt encore là une de nos conditions. (*En ſouriant.*) N'êtes-vous pas ma tréſoriere ?

Madame Milville.

Vous voulez que je garde un don exhorbitant ?

Vanglenne.

Laiſſez-moi achever, vous dis je, & ne me chagrinez point... Ce que je fais n'eſt pas par oſtentation, mais pour donner un exemple aux riches, pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre, à ſe ſouvenir que dans un tour de roue, la fortune abaiſſe celui qui étoit au ſommet, & éleve celui qu'ils appercevoient au dernier rang... (*Appellant tous les gens de la maiſon.*) Voilà vos domeſtiques, madame ; ils ſont inſtruits de tout ce qui regarde leur office. Ce qui eſt ici eſt à vous ſans réſerve. (*Aux domeſtiques.*) Allez. (*Les domeſtiques ſortent.*) Je ne m'inquiete plus de l'emploi que vous en ferez. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.*) Cette piece que je garderai

précieusement tant que je vivrai, cette piece qui m'auroit en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, voilà le gage irrécusable qui me dit que vous honorerez les richesses, en en faisant un digne usage.

Madame MILVILLE.

J'ai supporté la pauvreté avec courage, & la supporterois encore de même ; mais en ce moment, où le bonheur me sourit enfin, je ne vous déguiserai point le fond de mon ame... Non... ce n'est pas sans un secret plaisir que je retrouve, après tant de traverses, cette douce aisance à laquelle j'étois accoutumée, & que mes chers enfans vont partager avec moi ; mais l'aisance aussi me suffit. Je suis vraie avec vous comme avec moi-même ; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon ame se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le votre... Mais vous me serez utile, chere cousine, vous m'aiderez à placer mon argent d'une maniere qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie.

Madame MILVILLE.

Dieu ! oserai je lui parler de mon frere !... J'attends le moment...

SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, on étoit allé vous demander chez vous ; c'est M. Mulson, qui voudroit absolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah ! Mulson l'agent de change ?... Cousine, permettez-vous que je le reçoive ici... Faites entrer.

SCENE III.

SCENE III.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, MULSON.

(*Madame Milville s'assied dans un coin de la salle.*)

MULSON, *étendant les bras.*

QUI l'auroit cru ! Vous en Europe ! Et tout le monde l'ignore ; on eût été au devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous fait pour aller de pair avec tout ce qui brille ?

VANGLENNE.

C'est que je suis ruiné... J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah ! vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il paroît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci ; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est vrai cependant que j'ai failli à me noyer tout de bon.

MULSON.

En sauvant votre personne, il n'y avoit rien de perdu... La mer est bien avide ; mais elle ne pouvoit pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reste encore quelque chose pour moi & mes amis.

MULSON.

Je le crois... Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens ?... J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par les nœuds du sang, & de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

MULSON.

Monsieur & madame Dortigni... Honnêtes gens, braves gens au fond... Je suis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'eſt donc vous qui leur avez dit que j'étois ici ?...

MULSON.

Eh ! monſieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnoître au premier coup d'œil, à l'inſtant où vous ſortiez de chez eux... Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laiſſent dans la mémoire qu'une foible impreſſion... Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu... Votre crédit...

VANGLENNE.

Mon crédit ? (*Montrant madame Milville.*) Connoiſſez-vous madame ?

MULSON, *ſaluant.*

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment, vous ne connoiſſez point madame ?... Mais vous fréquentez cependant la maiſon de madame Dortigni ?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, & preſque tous les jours... J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connoiſſez pas madame ?

MULSON.

Non, monſieur... Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLENNE.

C'eſt ſa ſœur.

MULSON, *étonné.*

Quoi ! M. Dortigni a une ſœur ?... Madame, permettez que je vous préſente mon reſpect.

VANGLENNE.

Préſentement, monſieur l'ambaſſadeur, achevez votre meſſage.

MULSON.

Je ſuis un peu interdit... Je ſais tout ce qui s'eſt paſſé ; ils ont eu quelque tort avec vous...

VANGLENNE.

Quelque tort !... Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce ſont au fond d'honnêtes perſonnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être ſatisfait. Comme vous êtes d'un caractere facile & généreux, vous oublierez quelques petites inadvertences.

VANGLENNE.

Inadvertences !

MULSON.

Oui, ils veulent réparer... On a des diſtractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais, quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourſe, a-t-il des diſtractions alors ? commet-il beaucoup d'inadvertences ?

MULSON.

Oh, non... Mais entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni, car il n'eſt que l'aveugle agent des volontés de ſa femme.

VANGLENNE.

J'entends.

MULSON.

De plus, il eſt très-bien avec les gens en place. Il eſt fait pour aller loin...

VANGLENNE

Je le crois de même... Il ira loin, comme vous le dites.

MULSON.

Il ne faut jamais ſe brouiller entiérement avec ces hommes-là ; car on ne ſait pas ce qui peut arriver dans la ſuite... On a vu... Vous ſavez...

VANGLENNE.

Je vois que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Juſtement. Ils ſollicitent la grace de vous rendre une viſite. La parenté, malgré quelques nuages, re-

prend toujours ſes droits... Pourront ils vous voir ſans que vous leur faſſiez mauvaiſe mine ?

VANGLENNE.

Vous ſavez comme j'agis avec avec tout le monde.

MULSON.

Oh ! ſans doute... C'eſt ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connoiſſe... Ah çà, cela eſt donc arrangé ?... J'en ſuis content, charmé... J'eſpere, monſieur, vous propoſer quelques affaires d'une ſolidité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, monſieur Mulſon.

MULSON; *à part.*

Mais j'ai réuſſi à merveille, & le plus heureuſement du monde. (*Haut.*) Je vais donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation.

VANGLENNE.

Oui, monſieur Mulſon.

MULSON.

Ils y ſeront très-ſenſibles, je vous aſſure.

VANGLENNE.

Eh bien, je les attends.

MULSON.

A merveille... Ils en ſeront enchantés, vous dis-je. (*A part.*) Bon, tout va bien. (*En s'en allant.*) Quand je me mêle de quelque choſe, cela réuſſit toujours.

SCENE IV.

VANGLENNE, Madame MILVILLE,

VANGLENNE.

ILS oſeront venir !... Cela eſt fort... En ce cas j'aurai mon tour...

Madame MILVILLE.

Mon couſin, bon & généreux comme vous l'êtes,

je prendrai ſur moi de vous ſupplier en faveur d'un frere aſſez malheureux déjà de méconnoître cette élévation de ſentimens, qui eſt un don de la nature.

VANGLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuſer ; cela eſt à ſa place, & digne de vous : mais moi, je ſais ce qu'il faut que je faſſe.

Madame MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle ame, d'une ame comme la vôtre...

VANGLENNE.

Couſine, ce n'eſt pas moi qu'ils ont offenſé, c'eſt l'infortuné caché ſous l'habit que je portois ; c'eſt lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement, & mon reſſentiment eſt juſte. De quel droit un homme accable-t-il ſon ſemblable du fardeau du mépris ?..... Pour un rôle éphémere que chacun joue ici-bas en paſſant, & tandis que nous ſommes tous égaux par la nature, la ſouffrance & la mort, le riche, du ſein de ſes jouiſſances que les loix lui aſſurent, au lieu de compatir du moins aux privations que le pauvre éprouve, le repouſſera d'une maniere injurieuſe, l'outragera dans ſon infortune ? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit-être flétri, & l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'inſolent qui marchoit ſur la tête de ſon frere ſoit à ſon tour humilié.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends pas excuſer ſa conduite ; mais il eût peut-être fait dans la ſuite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'eſt pas bon, le ſecond devient pire encore ; & la triſte humanité n'a peut être d'autre vertu que ce premier cri de la commiſération & de la pitié... Qui l'étouffe, eſt mort au bien.

Madame MILVILLE.

Helas !... il y aura donc entre vous une ſéparation éternelle ?

VANGLENNE.

Oui, & de tout l'intervalle qui ſe trouve entre nos ames. Je ne lui veux point de mal ; mais il m'eſt permis de rire de ſa baſſeſſe, & je retiendrai l'or qu'il couve des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le recevoir. Voilà toute ma vengeance.

Madame MILVILLE.

Ah ! modérez votre indignation, je vous ſupplie... Les voilà.

SCENE V.

VANGLENNE, Madame, MILVILLE, DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

Madame DORTIGNI.

MON cher couſin, vraiment, vous êtes un aimable eſpiegle. Eſt-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là ? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante....

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, madame ?

DORTIGNI.

Vous avez très-bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, monſieur, vous ne vous maſquiez point, n'eſt-il pas vrai ? Vous alliez à front découvert....

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous ſaluer, & de vous offrir nos excuſes.

Madame DORTIGNI.

Oui, malin, mais charmant.... Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli ; & nous venons....

VANGLENNE.

Mais ce n'eſt pas ici mon domicile, madame.

Madame DORTIGNI.

Comment donc ?

VANGLENNE.

Vous le ſavez, je demeure au Cadran bleu ; telle eſt l'adreſſe que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Madame DORTIGNI.

Bonne folie ! Vous plaiſantez encore ?

VANGLENNE, *ſérieuſement.*

Je ne plaiſante point, madame. Si vous voulez me rendre viſite, c'eſt-là que vous me trouverez, & que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre ſœur. (*Il s'éloigne, ſe jette dans un fauteuil, & prend un livre qu'il lit négligemment.*

Madame DORTIGNI.

J'ai déjà vu la chere ſœur ; elle nous a annoncé votre généroſité ; je l'en ai félicitée ſincérement.... Elle étonneroit de la part de tout autre ; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connois d'autres êtres plus inconcevables encore.

Madame DORTIGNI *s'aſſied à côté de ſa ſœur, & lui fait mille careſſes.*

Je vous trouve le meilleur viſage du monde, chere ſœur, un air content, ſatisfait.

VANGLENNE.

Oui. Oh ! cela ira de mieux en mieux, j'y compte bien.

Madame DORTIGNI.

Et les chers enfans ?

VANGLENNE, *toujours dans un certain éloignement.*

Ils ont eu le temps de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Madame MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur ?

Madame DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLENNE, *toujours assis*, *brusquement.*

Vous avez des enfans, madame ?

Madame DORTIGNI.

Oui, cousin ; ils sont au college.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laisser, madame. Croyez moi, ne les élevez pas vous-même.

Madame DORTIGNI.

Le cher cousin a encore un peu du ressentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, *se levant.*

Nous avouons nos torts ; & si nous venons ici, c'est pour les réparer.... Je ne sais plus quel ancien a payé de même l'intérêt de son extérieur. C'étoit un sage ; il n'y fut pas sensible.

VANGLENNE.

On lui fit, à ce que je me rappelle, scier ou fendre du bois.... On l'employa du moins, & on le crut bon à quelque chose ; on ne le congédia point.

DORTIGNI.

Vous avez trop d'esprit, mon cher cousin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale ? Ils vous doivent un remerciement....

Madame DORTIGNI, *à sa sœur.*

Chere sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

Madame MILVILLE.

C'est l'objet de tous mes vœux.... J'ai fait & je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tout soit oublié.

Madame DORTIGNI, *après un silence.*

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain & agréable.... Les Anglois ne s'en sont-ils point emparés ?... (*Après un silence*) Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paroît....

VANGLENNE.

Je lis peu ; mais j'examine le front de l'homme... Ce livre-là n'est pas toujours agréable, il s'en faut ; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir. (*Il continue de lire.*)

Madame DORTIGNI.

Celui que vous tenez paroît vous occuper fort. Pourroit-on savoir ce que c'est ? ... Est-ce une nouveauté ?... Il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne sais ; c'est un assemblage de vers.

Madame DORTIGNI.

Des vers ! des vers ! on ne voit que cela.

VANGLENNE.

Je suis assez de votre avis ; je n'aime pas trop en général les vers.... Mais dans ce tas de frivolités vuides de sens, je viens de tomber par hasard sur une piece qui me fait rire malgré moi.

Madame DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc ?

VANGLENNE.

Epître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs, à des filles d'opéra .... J'aime ce titre .... *Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune .... je vous en préviens .... Je ne l'ai point vu citée comme un modele.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là ; mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte....

Madame Dortigni.

Tout ce que dit le coufin eft d'une vérité , d'une juftefſe furprenante , & je ne fais pourquoi vous voulez contredire des chofes auffi lumineufes....

Vanglenne.

Madame , chacun peut défendre fon opinion. Voyons donc.

Ah , mon habit , que je vous remercie !

(*Prenant le galon de fon habit.*) Je ne me laffe point d'admirer ce début , cette exclamation pleine de vérité & fel.

Ah , mon habit , que je vous remercie !
Que je vaux aujourd'hui , grace à votre valeur !
Je me connois ; & plus je m'apprécie ,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur ,
Par une fecrette magie ,
Ait caché dans vos plis un talifman vainqueur
Capable de gagner & l'efprit & le cœur.

Qu'en dites-vous , monfieur l'ariftarque ?.... Continuons.

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie ,
Quels honneurs je reçus ! quels égards , quel accueil !...
Auprès de la maîtreffe & dans un grand fauteuil...

Dans un grand fauteuil à bras ; on le voit.

Je ne vis que des yeux toujours prêts à fourire.

Toujours prêts à fourire ! Cela eft d'une expreffion vivante.... Des yeux qui mentoient d'ailleurs.... Qu'importe ?... Le poëte peint les dehors.

J'eus le droit d'y parler , & parler fans rien dire.

Parler fans rien dire ! Il y avoit de quoi parler cependant ; il parloit probablement. Mais tel s'endurcit le cœur & les oreilles. Cela revient au même.

Cette femme à grands falbalas....

Ah , ah , ah ! je ne puis m'empêcher de rire.

Cette femme à grand falbalas
Me confulta fur l'air de fon vifage.

Je passe quelques vers.

Ce que je décidai fut le nec plus ultra....
On applaudit à tout ; j'avois tant de génie !
Ah, mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.

Oh ! je l'apprendrai par cœur, cette piece. Elle est semée de traits heureux, de saillantes vérités.

DORTIGNI.

La connoissance du monde y manque.

VANGLENNE.

La connoissance du monde !.... Ecoutez ceci, monsieur.

Ce marquis, autrefois mon ami de college,
Me reconnut enfin, & du premier coup-d'œil
Il m'accorda par privilege
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs, que rien ne dérégla...

On ne compte point ici de légeres fredaines, tribut payé à la fougue de l'âge.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah, mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.

Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? Il n'y a point là de faux brillant, d'enluminure, de bel-esprit, tel qu'en affectent des écrivains maniérés : c'est du bon, du solide esprit, de la raison, & c'est-là ce qui fait vivre un ouvrage. Comment se nomme l'auteur de cette épitre ?

DORTIGNI.

Je ne sais pas, monsieur ; je m'occupe fort peu de ceux écrivent ou qui n'écrivent pas.

VANGLENNE.

Moi, je voudrois avoir le plaisir de faire sa connoissance, pour lui témoigner combien son bon sens

me charme... Mais, monſieur, puiſque la diſcuſſion eſt entamée, & que le champ eſt libre aux demandes & aux réponſes, quel eſt, ſelon vous, le réſultat de cette piece ?

D o r t i g n i, *avec humeur.*

C'eſt qu'il faut, monſieur, s'accommoder aux mœurs reçues; & puiſqu'on n'a beſoin dans le monde que d'un habit pour paſſer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, ſe refuſer à l'endoſſer.

V a n g l e n n e.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monſieur, & moi je vais plus loin, c'eſt que, comme on n'a de beaux habits qu'avec de l'or, (& habit ſignifie ici, dans ſon acception générale, toutes les décorations extérieures qui annoncent un homme, comme ameublement, table, équipage, &c.) je ſoutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or; qu'il n'y a que cela de deſirable, d'eſtimable au monde; qu'il faut ſans pudeur être ſon eſclave, tourner tous ſes vœux du côté de la fortune, ne rougir d'aucune démarche baſſe ou honteuſe, dans l'eſpoir même incertain d'en obtenir quelques parcelles: conſéquemment je ſoutiens qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or, qu'il faut être dur envers lui par caractere, inſolent par principe. L'intérêt perſonnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre, & il doit voir comme s'il n'exiſtoit pas celui qui n'ayant point d'or, ne lui eſt bon à rien.

Madame M i l v i l l e, *à part.*

Ah, Dieu! comme il s'enflamme!

Madame D o r t i g n i.

Quel affreux tableau vous venez de tracer; monſieur... Non, ces monſtres n'exiſtent point...

D o r t i g n i.

Mais, monſieur ne veut faire ici aſſurément aucune application.

Madame D o r t i g n i.

Oh! il eſt trop judicieux, trop honnête pour

cela : mais pour diſſuader entiérement le cher couſin, qui voit aujourd'hui l'humanité en noir, je prendrai ſa défenſe.

VANGLENNE.

Vous, madame ?

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur ; & pour éloigner de votre eſprit les nuages qui peuvent encore l'offuſquer, j'oſerai me citer en exemple.

VANGLENNE.

Vous, madame ?... En exemple !...

Madame DORTIGNI.

J'ai cru vous entendre, mon cher couſin. Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'apperçois ici eſt à ma belle-ſœur ; vous la comblez de vos largeſſes ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalouſie, je vous le proteſte du fond de l'ame : au contraire, je jouis comme elle de ſon propre bonheur, & dans ce moment je ne veux, ne deſire, ne demande, n'implore que ſon amitié & la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-ſœur, madame ? Vous demandez ſon amitié, vous vous réjouiſſez intérieurement du bien que je lui ai fait, & que je lui prépare ? Vous voulez être ſon amie ſincérement?

Madame DORTIGNI.

Oui, mon cher couſin, (*Embraſſant madame Milville.*) je l'aime, & je lui en donnerai des marques dans toutes occaſions... Ne prenez pas, monſieur, les diſtractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'inſenſibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, & vous me l'aſſurez ? Ah ! prenez garde ; je ſuis habile à lire ſur les viſages ce qui ſe paſſe au fond des cœurs... Si je me ſuis trompé, comme cela ſe pourroit, ſi en effet la ſenſibilité réſide encore au fond de votre ame, & que vous n'ayez été égarée, comme vous le dites, que par

les diſtractions du monde, les uſages journaliers que le luxe commande, que le faſte établit, j'oublierai tout; j'en ſuis capable; je reviendrai véritablement à vous & ſans aucun reſſentiment... Je ne ſuis, madame, ni injuſte, ni vindicatif; je ſais qu'il y a des ſentimens vertueux qui dorment en nous, ſans être étouffés, & qui ſe réveillent, qui renaiſſent, quand les cœurs ſont émus. Je ſais qu'il ne faut jamais déſeſpérer du cœur de l'homme, foible, mais bon, chez le grand nombre. Hélas! nous avons tous trop beſoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à diſtinguer la foibleſſe du vice, & l'erreur de la dureté... Je vais donc jouir de votre retour à la ſenſibilité, & il me ſera bien cher... S'il eſt ainſi, tout ſera oublié, & vous trouverez en moi un parent. (*Il ſonne un domeſtique.*) Faites entrer.

SCENE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN NOTAIRE.

(*Le Notaire entre & donne un papier à Vanglenne.*)

VANGLENNE, *ſe levant.*

VOICI une donation entiere de mes biens, que je fais à ma couſine. Elle eſt motivée parce qu'il y a de plus juſte, l'amitié, l'eſtime, la reconnoiſſance. Tout le monde ſaura ce que j'ai fait pour elle, & pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, la maniere généreuſe & noble dont j'ai été acceuilli dans ſes humbles foyers; & tout le monde, je penſe, m'applaudira. Il eſt licite ſans doute de faire du bien à une parente vertueuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt veuve, & qu'elle a des enfans à élever; mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachoit à tout, bouleverſoit tout, dévoroit tout, que l'on caſſoit les actes des vivans lorſqu'ils étoient morts, j'ai cherché la forme de donation la plus entiere, la plus complette,

la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunissoit tous ces points divers, & j'ai jugé à propos de faire dresser un tel acte.

Madame DORTIGNI, *à part.*

O dépit, ô rage! Voilà ce que je redoutois... Contraignons-nous.

VANGLENNE, *s'avançant vers Madame Milville.*

Madame, nos ames se connoissent; elles doivent désormais être unies l'une à l'autre... Je vous offre ma main... Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt, & la maniere de mettre le porte-feuille en communauté... Gardez-le, ou daignez signer.

Madame MILVILLE.

La surprise m'a ôté la voix... Ah, mon bienfaiteur, vous méritiez une femme plus accomplie que moi... Ne pouvons-nous vivre sous les loix de l'amitié? Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

Je comptois vivre ainsi avec vous, chere cousine; mais la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chastes, ne tarderoit pas à souiller la pureté de notre amitié, & elle y supposeroit des liens qui nous déshonoreroient... Je veux la faire taire... J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis bien sûr d'estimer à jamais.

Madame MILVILLE.

Vous m'avez choisie... Je vous dois tout... Eh bien! je donne un pere à mes enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure, & j'en atteste le ciel & l'honneur.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je me sens suffoquée... J'étouffe... Comment dompter?...

VANGLENNE, *signant après madame Milville.*

Notre hôtel n'en fera plus qu'un.

Madame MILVILLE, *avec sentiment.*

Ainsi que nos cœurs...

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je vais m'évanouir, je le ſens...

VANGLENNE.

Allons, madame, voilà le ſceau éternel de la réconciliation ; elle ſera entiere de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre ſentiment s'efface... Signez le bonheur de votre ſœur & le mien.... Tenez, prenez, voilà la plume ; & vous, monſieur, après, s'il vous plaît.

Madame DORTIGNI, *prenant la plume.*

Ah ! de tout mon cœur. (*Approchant de la table.*) Pourrai-je me vaincre ?... Eſſayons. Ah ! (*Elle grincera des dents, jettera un cri de rage étouffé, & tombera ſans connoiſſance.*) Dieu ! je n'en puis plus... Je me meurs...

Madame MILVILLE, *jettant un cri.*

Eſt-il poſſible !... Il faut du ſecours. (*Elle appellera.*)

DORTIGNI.

Elle eſt quelquefois ſujette à ces accidens-là.

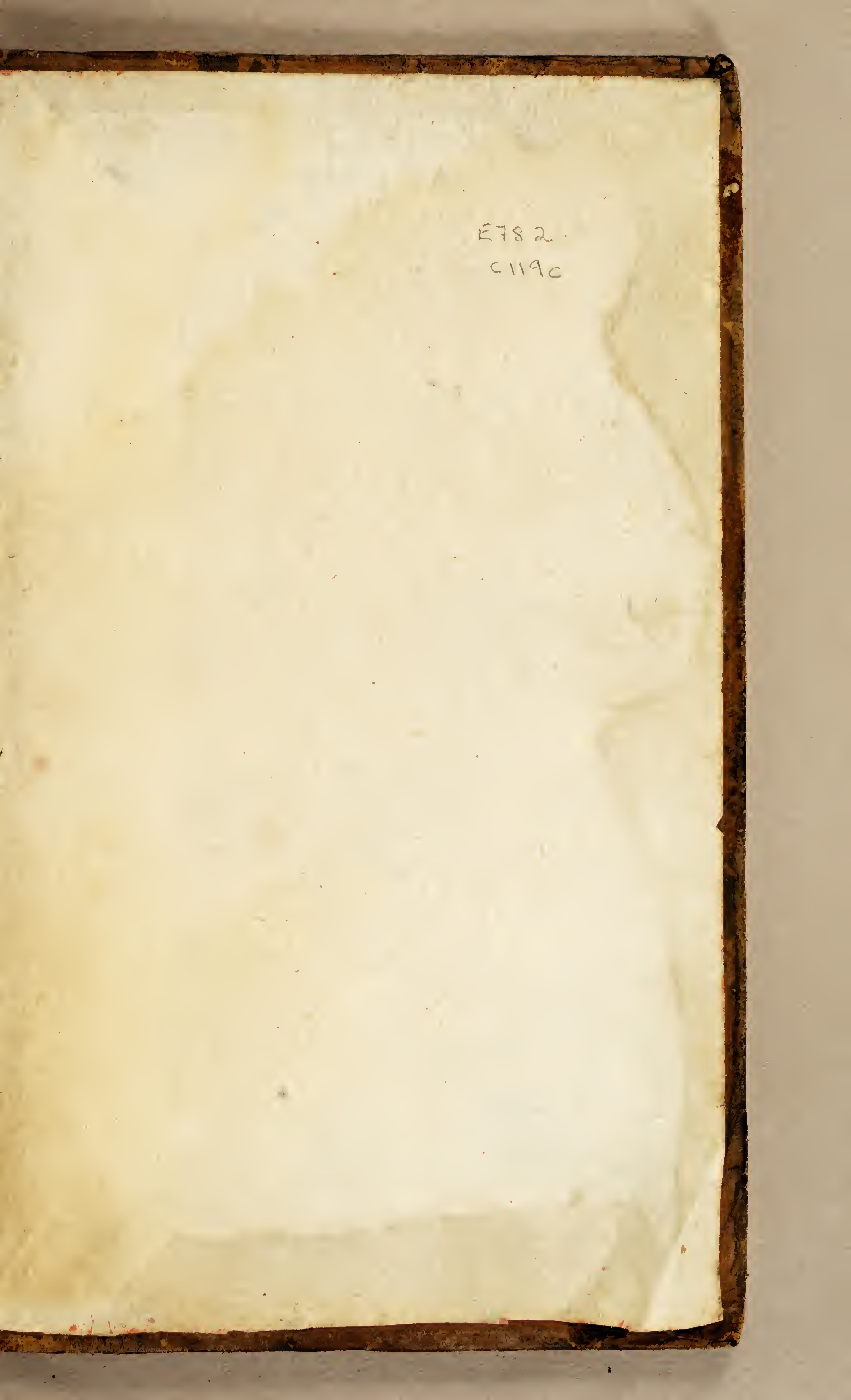
Madame MILVILLE.

Elle ne revient point.

VANGLENNE, *froidement.*

Qu'on la tranſporte. (*On l'emmene évanouie ; ſon mari & Madame Milville la ſuivent.*) (*Seul.*) Femme cruelle & lâche ! tu n'étois pas même digne de ma vengeance... Je la regrette... Oublions, dans le ſein de l'amitié, qu'il exiſte des cœurs à ce point inſenſibles & envieux.

FIN.


E782.
C119c

